

Ciné-Bulles

Le village des damnés / *Le Ruban blanc* de Michael Haneke

Jean-Philippe Gravel

Volume 28, numéro 1, hiver 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60978ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J. (2010). Le village des damnés / *Le Ruban blanc* de Michael Haneke. *Ciné-Bulles*, 28, (1), 10–11.

Le village des damnés



JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Palme d'or à Cannes en 2009, **Le Ruban blanc** de Michael Haneke, dans sa version originale, se double d'un sous-titre évocateur : « Eine deutsche Kinderschichte » — « une histoire d'enfants allemande. » Pas surprenant que l'histoire débute à la manière d'un conte. À l'incipit, la voix *off* d'un vieux narrateur (tenue par Ernst Jacobi) s'apprête à raconter des événements survenus dans son village au cours de l'année 1913, tout juste avant la guerre. Ce récit, précise-t-il, pourrait bien éclairer ce qu'il advint de l'Allemagne et de l'Autriche au cours du siècle dernier...

A priori, l'argument narratif du **Ruban blanc** est de nature policière. Dans le petit village d'Eichwald, qui donc s'amuse à torturer les enfants? Qui a tendu ce fil invisible entre deux arbres pour faire tomber le médecin de son cheval? La caméra, cependant, marque vite ses distances d'avec ces personnages soucieux de trouver des coupables. La question n'est pas tellement de savoir à qui la faute que d'observer « comment » et de postuler quelques « pourquoi ». Par petites touches, un tableau se dessine, celui d'une communauté rurale bouleversée

par l'émergence d'une forme inédite de violence. « Inédite » parce qu'elle est d'évidence une riposte à une autre forme de violence, quotidienne celle-là, qui semble même assurer la cohésion de ce microcosme. Proches du servage, les conditions d'existence des habitants de la communauté d'Eichwald (majoritairement formée de cultivateurs qui travaillent à la solde d'un baron) sont brutales et fortement hiérarchisées. Ce n'est pas pour rien que l'enseignement du pasteur rigoriste repose sur le concept de prédestination. Dans ce contexte absolutiste, la moindre volonté personnelle, la moindre intention de changement ou d'insurrection est interprétée comme une tare morale.

Partant, il se peut bien que ce petit village patriarcal d'il y a un siècle soit une métaphore de notre situation. C'est au moment où le temps se fixe dans un même système de valeurs et une pensée unique, que le monopole idéologique et la concentration des pouvoirs se trouvent entre les mains de quelques-uns, observait Jean Baudrillard dans un texte éclairant (« L'esprit du terroriste », *Le Monde*, 2 juillet 2001), que l'« autre » se

trouve forcé de changer les règles du jeu par un « transfert terroriste de situation. » Dans **Le Ruban blanc**, ce transfert prendra la forme d'un mal sans nom et sans origine, qui a l'allure d'un châtiment inspiré par les serments du pasteur.

Récoltes massacrées, granges incendiées, enlèvement du fils du baron, puis d'un enfant arriéré qu'on retrouvera presque aveugle dans les bois... : cette inquiétante escalade dessert, à sa façon perverse, une volonté justicière. Après tout, le médecin victime d'une chute porte un intérêt aux enfants du village qui va bien au-delà de leurs soucis de santé. Quant à l'amante de celui-ci, son statut de mère célibataire la désigne comme bouc émissaire. Et le ressentiment entretenu par le pasteur, un homme plus prompt à s'émouvoir du sort d'un oiseau en cage que de l'éducation humiliante de ses enfants, se cristallisera aussi.

Comme personnage incarnant une certaine forme d'autorité, une seule figure semble avoir assez d'humanité pour s'ouvrir à la beauté des choses et tenter de regarder avec lucidité le drame qui s'empare du village. Il s'agit de l'instituteur



(Christian Friedel) qui est aussi l'enquêteur de l'histoire et son narrateur. On ne croyait pas, jusque-là, Haneke capable de céder aux charmes de la romance et de l'humour. C'est pourtant ce qu'il fait lorsque l'instituteur raconte son flirt avec une jeune gardienne (Leonie Benesch) au service du baron. Loin de faire jurer le portrait austère et acide de la domesticité de ses personnages, cela ajoute un surplus convaincant d'humanité, voire de tendresse, bien qu'on présume que le désir de l'instituteur d'éclaircir l'énigme finira par contrevenir à ses desseins amoureux.

Le spectateur, quant à lui, sait déjà où mènera l'énigme de ce que Haneke qualifie de « violence terroriste ». En mettant dos à dos la violence fondatrice de l'ordre social et cette violence, imprévisible, qui surgit comme son envers refoulé, le soupçon, logiquement, porte sur ceux qui sont tout au bas (ou presque) de l'échelle sociale, soit les enfants. Plus précisément une petite bande de jeunes, menée par les aînés du pasteur, ceux-là mêmes qui doivent porter, en punition, le fameux « ruban blanc » du titre, afin de signifier à tous qu'ils ont manqué à leurs devoirs.

Il n'y aura pas de preuves de cela et pourtant, l'image est fondée. On aura compris que ces jeunes adolescents, nés avec le siècle, atteindront la trentaine à l'heure de l'accession au pouvoir du III^e Reich, et que le « ruban blanc », porté comme un signe d'infamie, annonce les brassards rouges et les étoiles jaunes du nazisme. Aïeux des tortionnaires cérébraux des deux **Funny Games**, autant que lointains cousins des clones envahisseurs d'**Invasion of the Body Snatchers** (Don Siegel, 1956) et des petits génies du mal de **Village of the Damned** (Wolf Rilla, 1960) — ces deux classiques maccarthystes de l'anticipation paranoïaque —, ces enfants sont les hérauts soupçonnés d'un nouveau paradigme de la violence. Et l'on comprend que la dérive du fascisme, en pleine incubation dans ce film qui se déroule à l'aube de la Première Guerre mondiale, n'est qu'une étape de son évolution.

Historique, **Le Ruban blanc** ne l'est qu'en apparence. Il cherche à toucher autre chose, à la fois plus grand, plus abstrait, plus actuel également : celui du conditionnement de l'âme par le radicalisme. Ou comment un milieu, sous la

pression constante de la violence et d'une pensée unique, finit par susciter un retour éclatant de ce qu'il refoule, comme un corps attaqué de l'intérieur par une cellule cancéreuse. Entre la terreur qui s'empare du village d'Eichwald et le terrorisme à grande échelle constamment susceptible de secouer notre « village global », la structure est peut-être la même... (Sortie prévue : 5 février 2010) ▀



Allemagne–Autriche–France–Italie / 2009 / 144 min

RÉAL. Michael Haneke **SCÉN.** Michael Haneke, avec la participation de Jean-Claude Carrière **IMAGE** Christian Berger **MONT.** Monica Willi **PROD.** Stefan Arndt, Veit Heiduschka, Michael Katz, Margaret Ménégoz et Andrea Occhipinti **INT.** Suzanne Lothar, Ulrich Tukur, Burghart Klaußner, Christian Friedel, Leonie Benesch, Ursina Lardi, Leonie Benesch **DIST.** Métropole Films